Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 32

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis
Autor: Assollant, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176675

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 32. LE Samedi 4 Juillet 1863.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le tabac et la société.

(*Suite.*)

Je vois avec beaucoup de plaisir mes concitoyens cultiver le cigare, et je ne cacherai point mon faible pour les Vevey-longs. Fumons donc! c'est une bonne œuvre, c'est la vie d'une masse d'indigents qui gagnent leur vie en roulant des feuilles de tabac dans les fabriques. Fumons! car c'est une branche de l'agriculture vaudoise et un lien qui rattache notre commerce et nos bonnes relations avec les autres peuples du monde; mais, en même temps, regrettons la pipe qui s'en va. Qui a fumé dans une bonne pipe en écume ou dans une belle tête d'Ulm doit se rappeler les heures de contemplation et de calme que ces bonnes pipes d'autrefois procuraient; le fin parfum du Canaster, du Portorico ou du Varinas dont s'imprégnait la chambre vous appelait au calme et aux paisibles plaisirs du cœur et de l'esprit. — Prisons!... Qui dira les ineffables délices que procure une prise de vrai Lotzbeck, de Prince-Régent, de Carada, de Saint-Omer, de Macuba, et tant d'autres gourmandises de ce genre qui remettent l'esprit fatigué de longs travaux, soulagent les yeux, inspirent des idées. Que de relations agréables ne devons-nous pas à une prise de tabac offerte en voyage ou à table d'hôte à un compagnon taciturne, à qui la plante universelle a délié la langue et en qui nous avons trouvé un bon camarade, aimable et obligeant. Les monarques donnent des tabatières, ornées de leur portrait et enrichies de diamants, aux diplomates qui leur sont chers. Une prise de tabac humée longuement, c'est un moment de réflexion, un précieux moment gagné quand on nous adresse une question difficile. Ce moment se prolonge si l'on offre une prise à son interlocuteur et au reste de la compagnie.

On a accusé le cigare et la pipe d'avoir détruit la conversation. Ne vous souvenez-vous donc plus de la période de 1830, alors que nos marchands de tabac avaient des bibliothèques de paquets de tabac de tous les noms, de toutes les qualités, de tous les parfums? Nous fumions comme des Jean Bart, et nos conversations étaient inépuisables. Le professeur Monnard nous électrisait; les poésies d'Olivier étaient sur toutes les tables; nous avions foi au bien, nous avions le cœur chaud, plein de joie et d'espérance, nos yeux suivaient avec délices les longues et fantastiques spirales de fumée de nos pipes. Le vent glacé de la politique a gelé tout cela. L'âcreté des discordes a détruit notre vieille amitié; adieu le cercle intime des fumeurs de pipes à longs tuyaux; adieu les jolies bourses à tabac brodées par des mains chéries; adieu le temps où, le cœur palpitant, nous arrêtions la poste de Paris sur la place St.-Fran-

---

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Samuel, en recevant la lettre de sa fille, la froissa avec colère.

« Encore quelque folie! dit-il. Je lui ai trouvé un mari qui est riche, jeune, beau et bon compagnon, et elle le refuse! Elle lâche la proie pour l'ombre! Au diable la péronnelle! Je ne veux plus me mêler de ses affaires. »

Quant à Bussy, il devina l'effet des premières manœuvres de son ami Roquebrune, et se mit à rire en lisant la lettre; puis il la serra précieusement dans son portefeuille, et alluma un cigare de la Havane. Il ne se trompait pas. Le lord Aberfoïl, comte de Kilkenny, pair d'Ecosse et d'Irlande, futur gouverneur du Canada, avait daigné se laisser présenter dans les salons d'un riche banquier de New-York, où il savait qu'il trouverait la belle Cora. L'un de ses domestiques était nègre et avait ordre de répondre à toutes les questions dans cette langue inintelligible qui est famière aux Africains des colonies : *Massa, bon maître à moi, posséder des dollars beaucoup, avoir des chambres pleines d'or*. L'autre domestique, Irlandais d'origine, devait contrefaire le sourd. Tous deux étaient splendidement galonnés, et portaient dans les rues des cannes à pommes d'or, avec la gravité des suisses de paroisse.

Cora entra chez le banquier pleine d'une confiance orgueilleuse dans sa beauté, et éblouit toute l'assemblée. Le lord Aberfoïl lui-même en fut étonné. Il fit d'abord le tour de la salle, le menton dans sa cravate, les coudes serrés contre le corps, les yeux fixes, suivi de la maîtresse de la maison, qui lui nommait et lui présentait successivement tous ses invités. Quand ce fut le tour de Cora, la présentation se fit comme à l'ordinaire, et le lord répondit d'une voix gutturale :

çois, pour entendre proclamer, du haut de la diligence, les émouvantes nouvelles qui remuaient l'Europe entière. Oh! le canton de Vaud était bien beau alors! Qui lui rendra sa vieille pipe? Tout a passé avec elle. Jamais nous n'avons tant et si bien causé que dans la période de 1830, jamais notre Académie ne brilla d'un plus bel éclat; la pipe et le cigare ne nous rendaient point taciturnes. — Mais, chers lecteurs, je ne veux pas épuiser le sujet, rien n'est plus mauvais à fumer qu'un fond de pipe; le tabac imprégné de rogome ne donne, au lieu de sa belle fumée bleue, qu'une vapeur jaune et détestable. Eteignons donc la pipe à temps, et chargeons-la de meilleur tabac.

Rectification. — Dans notre précédent article, ligne 13, se trouve une faute d'impression qui détruit le sens de la phrase.

Ce n'est pas avec *honneur*, mais bien avec *horreur*, cheveux dressés et lèvre pendante, que le docte Dictionnaire des sciences médicales, constate le triomphe du tabac..... *cette herbe âcre et sale.* Un des énergumènes de la coterie lut à Vevey, à l'assemblée de la Société cantonale des sciences naturelles, le 4 juillet 1827, un mémoire qui fut imprimé dans la Feuille du canton de Vaud, même année. Dans ce mémoire, on lit l'étonnante sortie que voici : « La pipe ne me paraît autre chose qu'un passe-partout de la maison de force et la clef de toutes les maladies que l'inconduite amène pour la fin plus ou moins malheureuse et avancée de la vie! »

Voilà les absurdités que peut écrire un homme d'ailleurs raisonnable et respecté, lorsque la passion l'emporte. Il parle spécialement de la pipe du peuple et de celle des étudiants. Quant à ses doctes auditeurs, ils étaient trop comme il faut pour encourir un blâme. — On aurait pu résumer la chose ainsi : « Un brûle-gueule plein de tabac mène à la maison de force, mais une pipe quatre fois plus grosse, en écume, et fumée par un homme à bons principes, n'entraîne aucune conséquence fâcheuse. »

J. Z.

La Chaux-de-Fonds.

Il pourrait être agréable aux lecteurs du *Conteur Vaudois* d'avoir une notice sur la ville qui a obtenu l'honneur d'organiser le tir fédéral de 1863, et qui se prépare à recevoir dignement ses Confédérés. A d'autres le soin de décrire la fête; nous nous bornerons à parler de l'intéressante localité où elle a lieu, car malgré sa réputation de ville industrielle, active et riche, la Chaux-de-Fonds n'est guère connue que des commis-voyageurs, des négociants, des gens d'affaires et des pourvoyeurs.

Naguère encore, c'était un endroit reculé, où l'on arrivait péniblement, en franchissant, dans la chaîne principale du Jura neuchâtelois, un col de 4000 pieds au moins. Aujourd'hui, le génie de la civilisation, pour lequel il n'y a pas d'obstacles, a percé la montagne pour y faire passer une voie ferrée, et l'on arrive en wagon dans l'un des vallons les plus élevés du Jura.

S'il vous est agréable, lecteurs, nous allons prendre à Neuchâtel un des trains du *Jura industriel.* La voie s'élève en lacet sur les flancs de la montagne; la vue est magnifique, et le train monte à petite vitesse, comme s'il n'y était pas forcé par les rampes et qu'il voulût nous permettre d'admirer tout à notre aise le grand panorama des Alpes, les noires forêts de sapins du Jura, ou encore les jolis villages du Val-de-Ruz, entourés de moissons dorées. Mais voici les grands tunnels : le col de la Vue-des-Alpes, que l'on traversait encore en poste, il y a trois ans à peine, est à plus de mille pieds au-dessus de nos têtes. Enfin, nous débouchons sur le vallon de la Chaux-de-Fonds, et nous avons devant nous une ville de dix-sept mille âmes, au moins, exclusivement livrée à l'industrie horlogère et produisant annuellement des montres par centaines de mille.

La Chaux-de-Fonds occupe le fond d'un vallon qui va du sud-ouest au nord-est. Les rues sont régulières, et, çà et là, bordées ou coupées de jardins. Les maisons, très-généralement grandes et de belle apparence, ont peu d'architecture. Elles sont percées d'une infinité de fenêtres, c'est une nécessité de l'industrie, et

---

— Miss Cora Butterfly? Oh!

Cet *oh!* la première exclamation qu'il eût prononcée depuis son entrée dans la salle, fit une sensation extraordinaire. Cora fut émue de ce témoignage d'admiration concentrée et rougit de plaisir. Toutes les dames présentes lui envièrent son bonheur.

Le lord s'assit près de Cora et lui dit : « Dansez-vous, miss Butterfly? »

Elle crut qu'il allait l'inviter et se hâta de dire qu'elle dansait.

« Quelle danse? demanda Kilkenny.

— La contredanse, milord.

— La contredanse est une danse de boutiquiers, dit le comte avec une impatience toute britannique.

— Oh! se hâta de dire Cora, je la danse rarement, et seulement par complaisance. Il faut avoir quelques égards pour ses amis.

— Je n'ai point d'amis parmi les boutiquiers, répliqua l'Anglais. Valsez-vous?

— Souvent, dit Cora, qui crut réparer sa faute.

— Tant pis, la valse est inconvenante. Dansez-vous la polka, la redowa, la vedowa?

Cette fois Cora hésitait. Le lord sourit et dit : « Un peu, n'est-ce pas? Vous avez tort; moi, je ne danse que le menuet. »

— Qu'est-ce que le menuet? demanda timidement Cora.

— C'est la plus aristocratique de toutes les danses; c'est la seule que connût Louis XIV, et la reine Victoria n'en danse jamais d'autre. »

Miss Butterfly était pleine d'admiration.

« Voilà, pensait-elle, un vrai lord d'Angleterre, qui n'aime rien hors de son pays, et qui méprise tout l'univers, excepté lui-même. »

— On ne danse pas le menuet ici? » demanda le lord après un instant de silence.

(La suite prochainement.)